

En tête du sommaire, s'inscrit M. Jean de Bosschère, avec « Le Poison de Diane », une œuvre à-coup sûr d'imagination puisque nous y avons rencontré cette phrase curieuse, même pour qui n'a que des notions élémentaires d'anatomie :

Cent incidents aussi classiques étaient chuchotés par des bouches scandalisées où les viscères avides mêlaient des baves voluptueuses.

Cette prose abonde en singularités faciles : « les hérissons du stupre de province » signifient plus, pour l'auteur, qu'à l'esprit du lecteur habitué même aux excès d'un Lautréamont. Il est moins rare d'appeler « les jeunes aspergès » des jeunes filles peu après changées plus banalement encore en « boutons de roses ». Mais, on ne saurait douter de l'exactitude du portrait que voici :

Cette femme était une machine onctueuse, aux rouages bien huilés, une construction uniquement faite de baromètres, de thermomètres, d'hygromètres, de boussoles, de tous les appareils qui, sans faiblir, répondent mathématiquement, encore que relativement, aux questions des hommes fortunés qui s'ennuient et à tous les hommes des champs qui dépendent des pluies, de la chaleur et des tempêtes.

Dans « Argelès » — un roman aussi — M. Roger Lannes note « le luisant murmure de la chaleur » et qualifie une aube : « déplumée, vélocité et nue ». « La nuit m'écoute », poème de M. J. Nielloux, « Le livre des paroles » de M. Jean Le Louët, un « Bacchus » de M. Marius Richard qui se calomnie, écrivant : « mes pensées sont des mégots », « L'épicerie d'enfance » de M. Jean Follain, « Une oreille de plâtre » de M. Jean Fraysse, composent un ensemble qui, pour le juger, rappelle le fameux : « tout le reste est littérature » de l'art poétique verlainien. Ce reste sursature ces prémices. Les meilleurs de ceux qui les signent aujourd'hui reviendront vite à la simplicité où les véritables grands écrivains ont trouvé leur style.

### §

M. L. Guichard rendant compte d'un ouvrage sur Gérard de Nerval dans **Le Bulletin des Lettres** (25 mai), publie une lettre inédite du poète à Franz Liszt. Il la présente comme on va lire et l'accompagne des notes reproduites ci-dessous.

Elle est datée du 10 octobre 1854, environ deux mois avant la mort de Gérard de Nerval, qui se trouvait depuis le 6 août dans la maison de santé du docteur Emile Blanche, à Passy. L'écriture manque un peu de fermeté, mais elle est parfaitement élégante et nette. Les consonnes initiales des mots « trois rois mages » et le b de « Labrunie » sont soulignés de deux traits courts et précis. On remarquera la mention que fait Gérard de l'étoile.

Passy-lès-Paris.

Mon cher Liszt,

Je profite du voyage que fait à Weimar mon ami Auguste de Belloy (1) pour vous donner de mes nouvelles. Je vais tout à fait bien depuis que je vous ai quitté (2). J'avance dans la conclusion de mon livre qui va paraître le mois prochain dans la *Revue de Paris* (3). Je vais probablement faire une tournée en Hollande, mais je ne vous promets pas de revenir à Weimar cette année. Remerciez pour moi les deux personnes qui ont bien voulu être si indulgentes chez vous pour un voyageur assez triste dans ce moment-là. J'ai encore souffert, moralement, plus de deux mois dans la maison de santé Blanche, où l'on était parvenu à me réintégrer. Je crois bien qu'il doit y en avoir une aussi sévère en Autriche. J'ai aperçu cela je crois dans la vallée de Salzbourg. Mon origine allemande — que certains généalogistes font remonter au règne d'Othon II (4), n'est pas, je suppose, un motif à ce que je sois si mal traité en France. Pourtant je reconnais que l'on m'a rendu grand service en m'enseignant la dignité et j'en sais gré au bon docteur Blanche, dont la lettre reçue devant vous à Weimar m'avait un peu découragé (5).

Pardon de quelques bizarreries que vous n'aurez pu vous expli-

(1) Poète et auteur dramatique, il a laissé des *Portraits et souvenirs* où il est question de Gérard de Nerval.

(2) Liszt avait reçu Gérard de Nerval à Weimar, lors du dernier voyage de Gérard en Allemagne, au début de juillet 1854, mais il avait dû partir pour Rotterdam, et Gérard n'avait pas prolongé son séjour.

(3) Il s'agit d'*Aurelia ou le rêve et la vie*, qui parut en effet dans la *Revue de Paris*, aux livraisons de janvier et de février 1855.

(4) « Trois Labrunie ou Brunyer de la Brunie, chevaliers d'Othon, empereur d'Allemagne, devenus les chefs de trois familles... » note Gérard « d'après les renseignements pris à Francfort... vers 1822 ». Il prétendait descendre de la branche de Périgord.

(5) De Weimar, dans les premiers jours de juillet, nous dit M. Marie, Nerval écrivait au docteur Blanche, qui avait dû lui faire quelques remontrances : « Votre dernière lettre a été pour moi un reproche bien sensible et m'a troublé au moment où j'espérais beaucoup de plaisir de mon voyage à Weimar, d'autant que je l'ai ouverte en présence de Liszt qui m'avait accompagné à la poste. »

quer dans ma conduite (6). Tout cela est éclairé pour moi et le sera pour vous. Je vous écrirai en vous envoyant des livres. J'ai vu avec intérêt, en passant à Mayence (7), le tombeau des Trois Rois Mages. Je vous fais compliment de votre ressemblance avec l'un d'eux. J'ai vu aussi l'étoile briller au ciel et je me suis souvenu.

Je n'ai pas besoin de vous recommander le Marquis de Belloy, qui est un de nos meilleurs poètes et un de nos plus charmants gentilshommes, il a beaucoup de cet esprit tout français que je montrais dans ma jeunesse et que j'espère retrouver chez vous en y retournant. Ce ne sera plus le voyage d'Astolfe et vous m'excuserez de ce moi éternel qui dans ma bouche a été de plusieurs syllabes... Et j'étais si modeste à Vienne, vous l'avez bien vu!...

Ce 10 octobre 1854.

Votre affectionné  
G. LABRUNIE DE Nerval.

### §

Un collaborateur d'*Æsculape* (mai), M. Jean-Marcel Paul, « masseur médical », qui semble avoir bien connu Mounet-Sully, le tragédien, publié sur l'*Œdipe* incomparable les étonnants souvenirs que voici :

Quel triomphe pour l'illustre « doyen » chaque fois qu'il jouait cette scène d'une si poignante horreur, où le héros antique, les yeux crevés, la face sanglante, clame superbement sa douleur.

Orgueilleux de sa création, Mounet-Sully apportait une application toute particulière à « faire sa tête ».

Sa loge grave et sombre, avec ses murs d'un vert presque noir, où l'épée d'Hamlet voisinait avec le sceptre d'Œdipe, était accueillante à ses admirateurs qui devenaient aussi ses amis. Ce qui donnait à la pièce son aspect le plus curieux, c'était l'entassement des fleurs séchées, jetées à l'artiste sur la scène par ses admiratrices. Durant trente ans, à chaque reprise d'*Œdipe*, il reçut l'hommage discret de trois violettes anonymes qui lui parvenaient dans une enveloppe. Il en tirait quelque vanité.

Mounet-Sully était un conteur discret, spirituel et d'un grand charme. Resté très méridional il aimait se confier. La question de l'alimentation, disait-il de sa belle voix grave, n'est pas indiffé-

(6) Ces « bizarreries de conduite », et l'inquiétude qui les suivait, étaient fréquentes en Gérard de Nerval. Voir les lettres au docteur Blanche, de Baden, en 1853, et de Francfort le 15 juillet 1854, publiées dans son livre par M. Marie.

(7) Le passage de Gérard à Mayence, que ne mentionne pas la biographie de M. Marie, ne peut se placer qu'entre le 15, où Gérard était à Francfort, et le 18 juillet 1854, où il était à Forbach.